

HISTOIRE

Penser la guerre et les questions militaires sur la longue durée.

Penser la guerre invite à placer au cœur de la réflexion historique la notion de puissance, c'est-à-dire la capacité d'un État à imposer sa vision du monde. Pour reprendre le propos de John Keegan, « toutes les civilisations doivent leur origine à la guerre » ; c'est aussi ce que dit Charles Tilly quand il analyse le rôle de la guerre dans l'émergence des États modernes¹. Cette notion de puissance et d'affrontement est aussi à l'origine de la construction de la discipline des relations internationales. Les fondateurs de la géopolitique contemporaine, parmi lesquels Hans Morgenthau et, en France, Yves Lacoste², considèrent que la recherche de la puissance caractérise la volonté des États, et que c'est dans leur affrontement que peut être lue l'histoire du monde, dans une sorte de cycle où une puissance domine jusqu'à l'émergence d'une autre concurrente, qui la terrasse à son tour.

Dans ce cadre, la guerre apparaît comme l'un des moyens qu'une puissance emploie pour s'imposer, à l'intérieur et à l'extérieur. Issu du francique *werra* attesté sous des formes proches dans toutes les langues germaniques (*War* en anglais, *Wehr* en allemand), le terme se substitue au terme latin *bellum* à la faveur de la germanisation des armées romaines, à la fin du IV^e siècle de notre ère. Portant dans son acception première l'idée d'une « lutte armée entre groupes humains ou États », la guerre suppose donc un minimum déjà élevé d'organisation sociale : la société se structure et s'organise autour de cette question³. Dans un second temps, cette même structure utilise la violence, la dirige, la finalise, la canalise et la limite⁴.

Pour autant, la guerre est un phénomène complexe qu'il s'agit de ne pas confondre avec des moments de paroxysme qui l'illustrent mais auxquels on ne saurait la réduire : la guerre dépasse le simple moment des batailles ou des combats, c'est-à-dire des moments identifiés et limités à la fois dans l'espace et le temps, au cours desquels le conflit se révèle et a effectivement lieu. Si la guerre se réalise ou se termine souvent dans le combat, elle définit d'une façon plus générale une situation d'affrontement qui est bien plus large : c'est le sens que l'on peut prêter à la phrase célèbre de Clausewitz sur la guerre continuation de la politique par d'autres moyens, ce que Michel Foucault renverse d'ailleurs. Paradoxalement, il existe aussi des périodes que l'on qualifie de guerres mais qui ne voient aucun combat,

¹ Charles Tilly, « La guerre et la construction de l'État en tant que crime organisé », *Politix*, vol. 49, no. 1, 2000, pp. 97-117.

² Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Ed. Maspero, 1976 (rééditions en 2012 et 2014 aux Éditions La Découverte)

³ Voir le rôle du citoyen soldat dans l'Athènes ancienne, au travers de la figure de l'hoplite.

⁴ Pierre Chaunu, « Violence, guerre et paix », *Politique étrangère*, n°4, 1996, pp. 887-898.

comme « la drôle de guerre », de l'automne 1939 jusqu'à la campagne de mai 1940. Enfin, la guerre doit être saisie dans sa polysémie, en soulignant que le nombre de combats ou de batailles importe finalement moins que les formes de lutte sur des plans diplomatiques, économiques, sociaux, économiques etc., lesquelles sont devenues aujourd'hui la norme plutôt que l'exception⁵.

La guerre apparaît donc comme une réalité complexe et multiforme. La guerre peut être guerre de conquête, de religion, de succession, de libération, de régulation sociale, mais aussi guerre civile, guérilla, guerre froide, guerre asymétrique. Une telle diversité empirique s'explique par l'évolution des données historiques, géopolitiques et techniques, des types de collectivités instituées : cité, empire, État-nation, sociétés fonctionnant en réseaux souples (maisons de guerre ou réseaux terroristes par exemple) mais aussi des moyens matériels disponibles et qui permettent, concrètement, de la mettre en œuvre.

Cette dimension matérielle, technique précisément, implique le recours à des outils spécifiques, armes d'attaque ou de défense, systèmes de combat plus ou moins modernes ou au contraire, technologiquement avancés, qui pèsent sur le rapport de force. Ces armes peuvent parfois modifier durablement le cours d'une guerre, le meilleur exemple étant l'emploi de l'arme nucléaire pour résoudre le Japon à accepter sa défaite à l'été 1945, mais ne se suffisent que rarement par elles-mêmes : voir le mythe autour des *Wunderwaffen* hitlériennes⁶.

Enfin, une guerre s'achève par l'expression d'un choix politique, qui prend en considération les traumatismes subis ou engendrés - ruines, destruction, ravages, - pour signer un document mettant fin aux horreurs : traité de paix, armistice ou capitulation sont autant de moyens de faire la paix après avoir fait la guerre. On remarque d'ailleurs le rôle croissant, au cours des cent dernières années, des opinions publiques qui sont de plus en plus hostiles à la guerre, laquelle est d'ailleurs déclarée illégale par l'ONU dans sa déclaration de principe en 1945.

1. Le poids des représentations.

Les scissions historiques qui séparent les périodes peuvent aussi être vues comme autant de modèles guerriers en évolution : l'Antiquité renvoie à la figure de l'*hoplite* grec ou du *légionnaire* romain, le Moyen-âge à celles du *chevalier* et du château-fort, l'époque moderne au *mousquetaire*, au *conquistador*, voire au *grognard*, tandis que le visage du *poilu* incarne, quand il n'en porte pas les stigmates, la « brutalisation » des sociétés entrées dans l'ère des masses.

⁵ Voir par exemple les explications du SIPRI de Stockholm sur la réduction des guerres et des affrontements armés sur les trente dernières années.

⁶ Sur l'exploitation des projets du III^e Reich en matière technologique, voir Douglas O'Reagan, *Taking Nazi Technology. Allied Exploitation of German Science after World War II*, Baltimore, Johns Hopkins, 2019.

Ces différentes figures renvoient à des conceptions et à des façons de faire la guerre propres à chacune de ces époques : l'infanterie lourde et le combat en phalange pour l'Antiquité, la poliorcétique et les charges de cavalerie lourde permises par l'utilisation de l'étrier au Moyen-Âge. A l'époque moderne, l'emploi de l'arme à feu révolutionne l'art de la guerre : les citadelles et fortifications à l'italienne (« trace italienne ») capables de résister à l'artillerie mobile se substituent aux châteaux-forts, tandis que le déploiement de l'infanterie équipée de mousquets et de fusils transforme la tactique : les effectifs s'envolent, le champ de bataille se dilate et les lignes de bataille s'étendent au profit d'une plus importante concentration des feux aux dépens de la profondeur, sur trois ou quatre rangs désormais, afin de maximiser le temps de recharge des fusils⁷. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'équipement s'alourdit et se spécialise, avec une impulsion essentielle donnée par les grandes industries⁸. Le XX^e siècle est celui de la guerre mécanisée : l'utilisation généralisée de canons et de fusils chargés par la culasse, la cartouche sans fumée, et puis les chars, l'aviation, la radio conditionnent les nouvelles évolutions du combat. Tous les espaces sont concernés, du monde sous-marin à l'espace, avec la naissance de nouvelles composantes et de nouvelles armées qui s'appuient et bénéficient de nouvelles technologies, drones et armes intelligentes ou cyber. Ces bouleversements semblent donner raison au concept de « révolution militaire »⁹ ou de « révolution dans les affaires militaires », qu'Alain Joxe définit comme « l'association des mutations technoscientifiques et militaires au bouleversement sociopolitique qui modifie les forces morales des soldats, et donc les rapports de forces face à la menace de mort »¹⁰.

Ces représentations sont à interroger comme doivent aussi l'être les prismes technologiques qui verraient dans la domination technique la garantie de la victoire. Guerre de siège et poliorcétique sont connues et utilisées par les Grecs, tandis que la plupart des machines utilisées au Moyen-Âge ont été inventées par les Romains (mangonneau, baliste, scorpion...). L'idée qu'une composante (comme la cavalerie) garantit la victoire est aussi à relativiser : si la cavalerie lourde des Perses (les *cataphractaires*) est redoutée des Romains qui lui doivent la lourde défaite de Carrhes (9 juin 53 av. J.C), les cavaleries gauloises et autres ne sont longtemps que des troupes auxiliaires. Le cavalier devient roi du champ de bataille à la fin de l'Antiquité et pour presque un millénaire mais il ne supprime pas l'infanterie. Le chevalier illustre d'abord un ordre social et une hiérarchie, mais les contingents restent encore largement à pied. Et ceux-ci peuvent parfois l'emporter, comme le souligne le rôle des archers anglais à Crécy (1346) et à Azincourt (1415). L'infanterie retrouve les faveurs des chroniqueurs pendant la Renaissance, comme la garantie d'un

⁷ Clifford J Rogers, *The Military Revolution Debate. Readings On The Military Transformation Of Early Modern Europe*, Routledge 1995. En français, une synthèse par Laurent Henninger, « La « révolution militaire ». Quelques éléments historiographiques », *Mots. Les langages du politique*, n°73, 2003 (<http://journals.openedition.org/mots/16312>)

⁸ Le canon Krupp à chargement par la culasse est l'une des raisons de la victoire de la Prusse en 1870 sur l'armée française, équipée de canons principalement chargés par la bouche.

⁹ Initialement née des travaux de Geoffrey Roberts dans les années 1950.

¹⁰ Alain Joxe, *Dictionnaire de stratégie*, s.v. « Révolution militaire », Paris, P.U.F., 2006.

nouvel ordre social plus égalitaire : Machiavel plaide pour ces bataillons de citoyens. Ce concept s'accompagne du nouveau rôle défensif des armes d'estoc et d'allonge comme la pique, doublé de la masse de manœuvre compacte (victoire suisse de Morat en 1476). Le XVI^e siècle voit s'insérer dans ces masses de piquiers des armes de jet, d'abord arquebuses puis mousquets, ce qui crée des combinaisons hybrides, où les uns et les autres se protègent et s'appuient au sein d'un même bloc. Tactiquement, cela donne naissance au fameux *tercio* espagnol, qui est dépassé après la bataille de Rocroi en 1643, du fait de l'intégration d'une cavalerie plus mobile, et qui privilégie de plus en plus le feu au choc. La double invention du fusil à silex (en lieu et place du fusil à mèche) et son association à la baïonnette explique la mutation de ces lourdes masses en des lignes de bataille où le fantassin est à la fois fusilier et piquier : l'idée est de multiplier l'effet dévastateur du feu¹¹. Enfin, le prisme technologique n'explique pas tout et des guerres d'allure très modernes comprennent des moments où l'on revient à des solutions tactiques anciennes : les tranchées se multiplient dans les opérations de la seconde moitié du XIX^e siècle, en Crimée avec le siège de Sébastopol en 1855 ou durant la guerre de Sécession aux Etats-Unis, sans parler de l'enterrement des principaux belligérants à partir de novembre 1914. Enfin, une réflexion plus contemporaine sur les nouveaux conflits asymétriques pose la question de « l'impuissance de la puissance » (Bertrand Badie) quand des groupes non étatiques armés d'équipements obsolètes parviennent à poser de vrais défis à des armées ultra-technologiques et empêcher les conditions d'un retour à la paix.

2. Une nécessaire interrogation sur la chronologie.

En 1990 dans son ouvrage *Bound to Lead : The Changing Nature of American Power*, Joseph Nye proposait une succession de périodes établie sur le concept de puissance : ainsi l'Espagne au XVI^e siècle grâce à son or, à son commerce colonial, et à ses liens dynastiques ; les Pays-Bas au XVII^e siècle grâce à son commerce, sa marine et ses marchés de capitaux ; la France au XVIII^e siècle grâce à sa population, à son artisanat, son administration et son armée ; la Grande-Bretagne au XIX^e siècle grâce à son industrie, à sa stabilité politique, à ses finances et à sa marine pour finir par les États-Unis au XX^e siècle grâce à leur dynamisme économique, à leur suprématie scientifique et technique, à leurs alliances militaires, à leur régime libéral, et à leur maîtrise des moyens de communication.

L'approche chronologique revendiquée dans les nouveaux programmes conduit à une réflexion sur les grandes périodes historiques et à leur délimitation. L'étude du phénomène guerrier, s'il ne la détermine pas totalement, y contribue sans nul doute. Victoires et défaites militaires jouent en effet un rôle dans le changement des régimes en France : les défaites de Waterloo (1815), Sedan (1870) ou de mai-juin 1940 ou au contraire, les campagnes d'Italie et d'Égypte de Bonaparte (1796-1798), les belles réalisations du Corps expéditionnaire français en Italie (1943) ou la contribution des armées françaises à la libération du territoire à partir

¹¹ Joël Cornette, « La révolution militaire et l'État moderne », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 41 N°4, Octobre-décembre 1994. pp. 696-709.

de l'été 1944 (2^e Division blindée de Leclerc et Première Armée française de De Lattre). Ces moments accompagnent une transformation politique importante, et les comparaisons historiques sont nombreuses : la victoire navale d'Actium aboutit à l'institution par Octave du principat (32 av. J.C.), celle de Lépante (1571) consacre le début de l'hégémonie occidentale sur le monde, tandis que les batailles de Trafalgar (1805) ou de Midway (1942) font basculer la suprématie navale dans le camp respectivement de la Grande-Bretagne contre la France, et des États-Unis contre le Japon.

La réflexion proposée aux élèves permet de révéler d'autres dynamiques, assouplissant les découpages classiques des périodes historiques. Le concept de « révolution militaire » semble d'ailleurs opératoire. Il désigne, selon Geoffrey Parker, les mutations des armes et des techniques, puis des armées, quand celles-ci s'approprient l'invention¹². Ces mutations ouvrent un temps nouveau, en attente d'un pouvoir politique capable de se saisir de cette nouvelle force. La chronologie peut alors choisir de marquer le moment où le nouvel usage d'une invention technique crée un rapport de forces inédit sur le terrain militaire, ou de marquer la naissance du pouvoir politique qui se construit à travers la nouvelle forme de guerre. On peut par exemple considérer la bataille d'Andrinople comme la dernière des batailles de l'Antiquité. Le 9 août 378 l'armée romaine commandée par l'empereur Valens, qui mourut dans la bataille, fut mise en déroute par les Goths. Pour l'historien Ammien Marcellin, cette défaite marque la fin de l'Empire. Les conséquences de la bataille sont en effet importantes. Sur le plan politique, Théodose, dernier empereur à régner sur l'ensemble de l'empire romain, accède au pouvoir. Moins d'un an après sa nomination, il fait du christianisme la religion de l'État et abolit officiellement le paganisme en 391. A sa mort en 395, il partage l'empire entre ses deux fils. Pour Paul Petit, c'est la fin du *Bas-Empire*. Sur le plan militaire, l'infanterie romaine est défaite face à la lourde cavalerie des Goths qui s'impose comme modèle tactique de référence. Enfin, la défaite accélère la barbarisation de l'Empire et de son armée. À Andrinople, Rome perd les deux-tiers de son armée. Le rapport de forces entre Romains et Wisigoths s'inverse, et Théodose n'a d'autre choix que d'autoriser l'établissement au sein de l'Empire de populations conservant leurs coutumes et ne relevant pas de la loi romaine. Rome renonce à romaniser. Andrinople annonce ainsi les royaumes barbares du V^e siècle¹³.

De même, si l'historiographie française retient traditionnellement la date de 1789 ou de 1792 comme fin de l'époque moderne, les historiens anglo-saxons lui préfèrent celle de Waterloo, le 18 juin 1815. Avec Waterloo, c'est le nouvel ordre décidé à Vienne qui se met en place tandis que s'achèvent les « guerres napoléoniennes » - une première guerre totale selon David Bell par exemple¹⁴. La défaite scelle la fin de l'hégémonie française en Europe au profit de l'Angleterre, désormais première puissance politique et économique mondiale. Elle

¹² Geoffrey Parker, *La révolution militaire – La guerre et l'essor de l'Occident 1500-1800*, Paris, Gallimard, 1993, coll. « Bibliothèque des histoires ».

¹³ Alessandro Barbero, *Le jour des barbares : Andrinople, 9 août 378*, Paris, Flammarion, 2006

¹⁴ David Bell, *La première guerre totale : l'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « La chose publique », 2010

consacre aussi l'émergence de la Prusse autour de laquelle s'opère, un demi-siècle plus tard, l'unification de l'Allemagne. Sur un plan militaire enfin, Waterloo est à la fois une bataille napoléonienne classique mais qui souligne les changements à venir : le rôle des coalitions dans les guerres nationales, le nouveau rapport entre choc et feu, et la supériorité de la défense sur l'attaque. Comme l'écrit l'historien belge Henri Bernard en 1954 : « Pour longtemps, le feu posté va disqualifier la méthode du choc »¹⁵. Mais ce message est occulté par une partie des officiers supérieurs de l'armée française, influencés par les théories de Jomini, vivants sur le souvenir des grandes offensives napoléoniennes tout en cherchant à identifier les facteurs de supériorité (rôle du facteur moral chez Ardant du Picq). Si le colonel Foch, professeur à l'École Supérieure de Guerre au début du XX^e siècle, théorise à partir de la méthode historique des *Principes de la guerre* (1905), il écarte en partie les leçons des conflits contemporains, notamment le siège de Port-Arthur et la guerre russo-japonaise, qui témoignent du perfectionnement des armes à feu¹⁶. Mais les débats sont vifs, et certains, comme Pétain, soulignent que « le feu tue ». Le règlement sur la conduite des grandes unités (octobre 1913) fait l'éloge des attaques massives où le nombre permet d'emporter la décision¹⁷. L'été 1914 est meurtrier tandis que les options stratégiques pour percer le front ennemi conduisent à un enlisement dont les grandes offensives ne permettent pas de sortir, comme celles de la Champagne ou de la Somme. Il faut changer de perspective : soit en essayant de porter le fer sur d'autres théâtres d'opération (les Dardanelles), soit en mettant en œuvre d'autres options tactiques, notamment après 1917 et les refus d'obéissance, au profit d'une succession d'offensives limitées mais répétées sur l'ensemble du front¹⁸. Charles de Gaulle, prisonnier en Allemagne, écrit dans ses carnets, en 1916 : « Quelle erreur d'avoir voulu faire la guerre au XX^e siècle d'après les formes de Napoléon. »

3. Évolution de la bataille

Toute réflexion sur la guerre doit s'accompagner d'une réflexion sur les acteurs, du général au soldat, sur le champ de bataille. Depuis le début des années 2000 a eu lieu un profond renouvellement historiographique de ce qu'il est convenu d'appeler *l'histoire bataille*. Inspiré de l'école anglo-saxonne et d'historiens comme John Keegan, V.D. Hanson ou Anthony Beevor, l'histoire bataille rejoint l'université française avec Olivier Chaline (*La Bataille de la Montagne Blanche*) ou Hervé Dréville (*Batailles*).

Le prisme est aussi très culturel ; si l'on suit par exemple Hanson, la naissance d'un mode de guerre particulier en Occident se fait en Grèce, où les habitants des cités grecques conçoivent un type de guerre marqué par une préférence nette, voire absolue, pour le choc frontal et la bataille décisive, la volonté d'obtenir un résultat tranché dans des délais de

¹⁵ Henri Bernard, *La campagne de 1815 ou la faillite de la liaison et des transmissions*, Impr. méd. et sc., 1954.

¹⁶ Sans même parler de la victoire navale japonaise de Tsushima (27 et 28 mai 1905)

¹⁷ Sans que la France ait le monopole de cette conception tactique : voir Jean-Marc Marril, « L'offensive à outrance : une doctrine unanimement partagée par les grandes puissances militaires en 1914 », *Revue historique des armées*, n°274, pp. 49-64.

¹⁸ Michel Goya, *Les Vainqueurs*, Paris, Tallandier, 2018.

temps réduits. La bataille est conçue comme un *agôn*, c'est-à-dire une lutte entre deux adversaires, dont l'objectif est moins de vaincre que de montrer sa supériorité. Une fois acquise la défaite de l'une des deux parties, les adversaires se séparent. L'objectif est de rester maître du terrain, la lourde panoplie de l'hoplite empêchant toute poursuite, et de marquer physiquement sa victoire par un *trophée*, monument composé des armes laissées par l'ennemi mis en déroute¹⁹. Ce type de bataille correspond à la nature agraire de sociétés aux préoccupations fondamentalement défensives et à des armées de soldats-citoyens qui protègent leurs terres contre l'envahisseur.

Cette conception de la bataille définit pour Hanson un « modèle occidental de la guerre » qui traverse les siècles au moins jusqu'aux batailles napoléoniennes. Waterloo peut marquer un tournant car Napoléon veut remporter une bataille décisive face à des coalitions regroupant des armées nombreuses, résilientes et capables d'accepter des défaites ponctuelles. Marquée par une unité de lieu, de temps et de commandement, Waterloo peut d'ailleurs être considérée comme la dernière des batailles – à l'exception de ce qui se jouera dans les conquêtes coloniales – en une journée, 200 000 soldats s'affrontent sur un théâtre restreint de 16 km². Après Waterloo, on parle de moins en moins de batailles mais de campagnes qui s'étendent dans l'espace et dans le temps (dix mois pour Verdun, 90 jours pour Stalingrad). Le champ de bataille devient progressivement gigantesque : Verdun oppose près d'un million de combattants au plus fort de la bataille sur 180 km², Stalingrad 1 530 000 hommes sur l'espace entre Don et Volga (soit un territoire de 100 000 km²).

La bataille tactique devient de moins en moins décisive alors que naît et se développe l'échelon opératif au niveau d'une campagne et que se pose la question de la victoire. Les conflits contemporains, n'opposant plus que rarement des Etats entre eux, mais surgissant de conflits intra-étatiques, asymétriques, ethniques et religieux, donnent naissance à des guerres au milieu des populations où la notion de victoire et de défaite est désormais très relative²⁰.

¹⁹ Comme l'indique son étymologie grecque (*trépô*, tourner le dos) : le trophée marque l'endroit où l'ennemi a tourné le dos pour fuir.

²⁰ Rupert Smith, *L'Utilité de la force. L'art de la guerre aujourd'hui*, Paris, Economica, 2007.

4. Pistes pour la mise en œuvre.

Seconde

- Thème 1, chapitre 1 : étude de cas sur la bataille de Salamine et son rôle dans la naissance de l'impérialisme athénien.

- Thème 2 : la guerre au Moyen-âge (aspects maritimes et militaires).

- Etude de cas sur Lépante en conclusion du thème 2 et en introduction du thème 3.

- Thème 3 :

Chapitre 1 : la construction de l'État royal : l'Etat et la guerre à l'époque moderne (Armées et marines)

Chapitre 2 : la guerre d'indépendance des Etats-Unis, l'intervention française, la bataille de la Chesapeake.

- Thème 4, chapitre 2 : les élites militaires de l'Ancien Régime.

Première :

- Thème 1 : la France fait la guerre à l'Europe.

Chapitre 1 : les armées de la Révolution et de l'Empire.

Chapitre 2 : les armées et maintien de l'ordre dans l'Europe des révolutions (1830 – 1848).

- Etude de cas sur la bataille de Waterloo en conclusion du chapitre 1 du thème 1.

- Thème 2 :

Chapitre 2 : de la marine à voile à la marine à vapeur : propulsion, artillerie, protection.

Chapitre 3 : séance sur Sedan et son rôle dans la chute du Second Empire et la proclamation de l'empire allemand / Trois guerres : la guerre impériale, la guerre de la défense nationale, la guerre civile (août 1870 – mai 1871).

- Thème 3 :

Chapitre 1 : 30 ans pour la conscription universelle : 1875-1905.

Le rôle de l'Armée et de la Marine dans la constitution, l'administration et la mise en défense de l'Empire colonial.

- Thème 4 :

Chapitre 1 : la bataille de la Somme en 1916 / La Marine et les marins en guerre.

5. Liens vers les enseignements de spécialités.

On peut réinvestir le concept de puissance dans l'analyse du Thème 2 : *Analyser les dynamiques des puissances internationales.*

6. Mots-clefs.

- Bataille.
- Histoire-bataille.
- Événement.
- Guerre.
- Puissance.
- Révolution militaire.

7. Quelques références.

- *Dictionnaire de stratégie* (sous la direction de Constantin Zuckerman et de Thierry de Montbrial) Paris, P.U.F., 2006.
- B. Durieux, JB Jeangène-Vilmer et F. Ramel, *Dictionnaire de la Guerre et de la Paix*, Paris PUF, 2017.
- Laurent Henninger, « La nouvelle histoire-bataille » in *De la guerre. Un objet pour les sciences sociales*, Espace Temps, année 1999, 71-73, pp. 35-46.
- Sous la direction d'Hervé Drévilion et d'Olivier Wieviorka, *Histoire militaire de la France* Tome 1. *Des Mérovingiens au Second Empire*, et Tome 2. *De la Troisième République à nos jours*, Paris, Perrin, 2018.
- John Keegan, *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415, Waterloo 1815, La Somme 1916*, Paris, Robert Laffont, 1993 - rééd. Paris, Perrin, 2013.
- John Keegan, *Histoire de la guerre*, Paris, Perrin, 1993.

Pour approfondir :

- Jean-Pierre Bois, *Les guerres en Europe : 1492-1789*, Paris, Belin, 2003.
- Victor Davis Hanson, *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, Les Belles-Lettres, 1990.
- Henri Pigaillem, *La bataille de Lépante (1571)*, Paris, Economica, 2017.
- Olivier Chaline, *Les armées du roi. Le grand chantier XVII^e – XVIII^e siècles*, Paris, Armand Colin, 2016.